

François HOURMANT, *Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68*

Paris, O. Jacob, coll. Histoire, 2018, 288 pages

Maxime Launay

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21776>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.21776](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21776)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 356-358

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Maxime Launay, « François HOURMANT, *Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 10 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21776> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21776>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

comme celui de Bertrand de Jouvenel, dont Olivier Dard rappelle qu'il était doriotiste lors du colloque Lippmann et qu'il ne devint libéral que plus tard (pp. 88, 101). Difficulté inhérente au projet : l'effort de synthèse incombe en partie au lecteur, l'ouvrage restitue la vision kaléidoscopique du national-socialisme qu'eurent les libéraux, milieu d'une grande diversité. On regrette que Wilhelm Röpke – étudié ailleurs par Jean Solchary –, qui participa au colloque Lippmann et s'engagea fortement contre le national-socialisme, ne soit pas mentionné. Raymond Aron, plusieurs fois cité, figurera au volume 6, consacré aux intellectuels et experts. En somme, le livre offre une vision affinée et renouvelée de la question, à partir de l'historiographie la plus récente : Nicolas Stenger sur Denis de Rougemont, l'Europe libérale d'Olivier Dard. À en juger par ce volume 2, CNS démontre la fécondité d'une approche pluridisciplinaire et internationale pour cerner un objet d'étude européen comme le national-socialisme.

Joël Mouric

CRBC, université de Bretagne Occidentale, F-29238  
mouric.volant[at]orange.fr

**François HOURMANT, *Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68***

Paris, O. Jacob, coll. Histoire, 2018, 288 pages

« Ex-gauchistes, puis réalistes dogmatiques, votre temps est déjà passé. On va vous oublier ; le monde continuera sans vous ». Ainsi s'adressait le philosophe Guy Hocquenghem aux anciens maoïstes, en 1986, dans sa *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (Paris, A. Michel). Si aujourd'hui, plus personne ne se réclame de Mao Zedong, l'historien et professeur des universités en science politique, François Hourmant, propose dans cet ouvrage de revenir sur la fascination dont fit l'objet la Chine révolutionnaire en France de 1966 à 1976. Qualifiée de « fièvre politique », de « mythologie collective » et de « nouvelle utopie », l'auteur aborde sans empathie cette décennie Mao en s'interrogeant sur les raisons de cet engouement maoïste : pourquoi une partie du monde intellectuel participa-t-il au phénomène prochinois ? Comment est né, s'est développé, puis s'est effondré le maoïsme en France ?

Pour répondre à ces interrogations, plutôt que de se livrer à une analyse du mouvement prochinois dans ses linéaments politiques et sociaux, l'auteur organise sa réflexion autour des soubassements culturels du maoïsme, privilégiant l'étude de son impact dans les milieux intellectuels et artistiques. Spécialiste de l'histoire des intellectuels et auteur de travaux sur les voyages des intellectuels dans les pays totalitaires et sur les intellectuels

dans les années 1968, François Hourmant s'attache à restituer, dans une perspective d'histoire culturelle, les représentations et les imaginaires du maoïsme, attentif à l'ensemble des signes, symboles et récits qui donnèrent une grande visibilité à la Chine en France. L'auteur invite à dépasser la seule analyse de la nébuleuse maoïste, déjà entreprise par Christophe Bourseiller (*Les Maoïstes. La folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996), pour s'intéresser aux manifestations documentaires et matérielles de la « maomania ». Le vaste travail de compilation des journaux et manifestes militants, des films et documentaires, des romans et récits de voyage, des tableaux et chansons lui permettent de mettre en lumière combien le maoïsme fut tant le vecteur de la lutte anti-impérialiste et de la critique du soviétisme qu'une sinophilie hexagonale. Il en émerge une longue liste de personnalités qui furent sensibles à l'attraction chinoise, de Simone de Beauvoir à André Malraux, en passant par Jean-Luc Godard ou Alain Peyrefitte (on regrettera à cet égard l'absence d'un index), mais aussi un tourbillon d'objets et de signes jusqu'au moindre élément de l'univers domestique (porcelaines, assiettes, théières, tapis, boîtes, cahiers Mao...). Cette méticuleuse « économie politique du signe » a le mérite de montrer les différentes versions de ce « palimpseste chinois » et contribue d'une façon originale à une meilleure compréhension des années 1968. Sa démonstration, servie par une belle plume, propose une nouvelle périodisation des « Années Mao en France » à partir de trois moments qui constituent les trois parties de son ouvrage : les années exotiques (1966-1969), les années dogmatiques (1969-1971) et enfin les années utopiques (1971-1974).

Les « années exotiques (1966-1969) » ouvrent une première phase de « fétichisation » qui voit l'appropriation et la réinterprétation des références cardinales que représentent alors Mao et la Révolution culturelle. L'auteur s'attache ainsi à démontrer combien la « maomania » fut surtout un phénomène esthétique, littéraire et cinématographique dont l'impact auprès du public cultivé alla bien au-delà des publications confidentielles des militants maoïstes du Parti communiste marxiste-léniniste de France et de l'Union de la jeunesse communiste marxiste-léniniste. Ainsi pointe-t-il les différents événements culturels qui, simultanément en 1967, participent de la diffusion du maoïsme dans les arts, à l'instar de la sortie de *La Chinoise* de Jean-Luc Godard (1967), de la publication des *Antimémoires* de André Malraux (1967) dans lequel ce dernier relate sa rencontre avec Mao en août 1965 ou encore de l'apparition de la figuration narrative qui invente un style Mao pop autour d'Errô et de Bernard Rancillac. Cette passion chinoise emprunte

des détours inattendus à travers les succès planétaires de la veste Mao et du *Petit Livre rouge* qui constituent des incontournables de la panoplie des prochinois. Symbole vestimentaire de la révolution culturelle, la veste Mao est devenue par un singulier transfert, un élément majeur de la mode occidentale, réinterprétée par l'avant-garde parisienne et dépolitisée par les médias de masse. Quant au *Petit Livre rouge*, l'auteur insiste également sur l'impact esthétique de sa réception en France, soulignant que son apparence – son petit format et sa couleur attrayante le placent au rang des objets iconiques – facilita la diffusion de la propagande communiste à travers les 740 millions d'exemplaires vendus entre 1966 et 1968. Plus largement, la vitalité du marché du livre politique – comme en témoigne le succès à l'extrême gauche des éditions Maspero ou encore de la presse militante, à l'instar du journal maoïste libertaire *Tout !* évoqué par l'auteur et dont l'historien Manus McGrogan a retracé l'histoire récemment (*Tout ! Gauchisme, contre-culture et presse alternative dans l'après-Mai 68*, Paris, Éd. L'Échappée, 2018) – participe de l'essor de la pensée Mao Zedong en France.

À la manière d'un entomologiste, François Hourmant dissèque dans la deuxième partie consacrée aux années dogmatiques (1969-1971), les différents milieux qui furent les véhicules du maoïsme en France. À partir d'un vaste corpus de textes issus de journaux (*l'accuse, Tout !, La Cause du peuple...*) et de revues d'avant-garde (*Tel Quel, Les Cahiers du Cinéma, Les Cahiers marxistes-léninistes*), l'auteur est particulièrement attentif au langage volontiers emphatique et violent des prochinois, pointant qu'avec cette « logocratie révolutionnaire » (p. 133), le maoïsme tel qu'il était pratiqué en France était d'abord un acte d'écriture, l'œuvre de révolutionnaires de papier dont les bastions étaient l'École normale supérieure et le Centre universitaire de Vincennes. La comparaison de la réception des ouvrages *De la Chine* de Maria Antonietta Macciocchi (1971) et du livre de Simon Leys (1971) *Les Habits neufs du président Mao* est frappante : l'ouvrage de Simon Leys fut largement ignoré par la critique de l'époque (cependant, il était soutenu par la revue *Esprit*) alors qu'il déconstruisait le mythe de la Révolution culturelle et pointait la cécité occidentale sur la réalité de la Chine, tandis que ce dernier rencontrait un vrai succès éditorial. L'ambiance hexagonale sinophile et le fonctionnement du champ intellectuel permettent de comprendre les ventes importantes de : cette cécité collective fut rendue possible par la mobilisation de solides relais intellectuels et commerciaux, l'auteur analysant alternativement le rôle du couple Jean-Paul Sartre/Simone de Beauvoir

qui apporte une caution intellectuelle au maoïsme, sur celui de Philippe Sollers/Julia Kristeva avec *Tel Quel* qui lui donna une envergure médiatique et polémique, ou encore sur le rôle des journalistes du *Monde* qui en furent les relais institutionnels.

L'analyse de la « croisière jaune », ces voyages de nombreux intellectuels en Chine, constitue le cœur de la troisième partie consacrée aux années utopiques (1971-1974). À partir du genre florissant des récits des « retours de Chine », François Hourmant propose une étude de cette expérience singulière qu'est le voyage dans un pays totalitaire. Soumis à l'autorisation du gouvernement chinois, ce voyage est l'affaire de quelques *happy few* flattés de pouvoir parcourir ce continent encore associé aux « mystères de l'Orient ». Face au dispositif potemkinien dressé par le régime chinois, le recul critique est rare et, lorsqu'il existe, à l'image de celui de Roland Barthes (*Carnets du voyage en Chine*, Paris, C. Bourgeois, 2009) il ne s'exprime que dans les pages d'un carnet intime.

La mort de Mao en 1976 marque la fin d'une époque et tourne la page des grands récits idéologiques. Après le choc de *L'Archipel du Goulag* (Alexandre Soljenitsyne, Paris, Éd. Le Seuil, 1974 [1973]), la question du totalitarisme devient centrale dans le débat intellectuel. Dès lors, comment expliquer ce long aveuglement d'une partie de l'intelligentsia française à l'égard du régime maoïste ? Le maoïsme donnait la possibilité de dénoncer tant l'impérialisme des Américains que celui des Soviétiques, il offrait une solution à ceux qui cherchaient un autre modèle pour combattre le capitalisme et, plus encore, pour transformer l'homme. Plus fondamentalement, l'auteur estime que cette « maomania » est un réflexe psychologique, un « mouvement de censure et de dénégation » visant à protéger l'idéal communiste et l'espoir révolutionnaire. Animés par la volonté de croire en cette utopie, les maoïstes réévaluent les faits, à l'aune d'une lecture sélective de la réalité. Aussi il démontre que cette « maomania » est le produit de la logique interne du champ culturel dont le poids des sociabilités et les intérêts des acteurs offraient des ressources matérielles et symboliques aux maoïstes, tandis que leurs contradicteurs coupables de lèse-maoïsme étaient ostracisés.

Paradoxalement, l'auteur en conclut que les principaux bénéficiaires en furent les militants de la gauche prolétarienne qui gagnèrent par-là, une médiatisation qui leur permit d'éclipser les organisations rivales. La lecture du maoïsme par les partis politiques, initialement écartée au début de l'ouvrage, mériterait dès lors de plus amples analyses pour asseoir une démonstration

trop rapide sur ce point. À cet égard, la mobilisation d'autres sources, notamment archivistiques, pourrait utilement compléter ce travail puisqu'il repose en grande partie sur le croisement entre une analyse de la presse et de la production éditoriale de l'époque et une synthèse de la bibliographie existante sur le sujet. Ces sources permettraient de mieux comprendre les ressorts politiques de l'engagement de ces acteurs, car les idées ne s'incarnent pas uniquement dans leur dimension culturelle ou esthétique, mais aussi dans des chronologies précises et dans des débats de fond qui ne sont que peu abordés dans le livre. La critique du « suicide intellectuel que représentait l'étude des textes de Mao » (p. 68) est d'autant plus aisée que plus personne ne viendrait défendre le maoïsme aujourd'hui, au risque de donner le sentiment que cet engouement ne fut qu'une dérive sectaire sans prendre le temps d'étudier ce qu'étaient ces idées maoïstes et en quoi elles furent discutées sérieusement par l'extrême gauche en Occident. L'approche culturelle, si elle trouve sans doute ses limites ici pour saisir le maoïsme dans sa totalité, a toutefois le mérite de ne pas éclipser des objets jugés parfois secondaires et de proposer des comparaisons avec les autres régimes communistes, soviétique et cubain, qui ouvrent des perspectives particulièrement stimulantes pour les recherches à venir sur le siècle des totalitarismes. La parution simultanée d'un ouvrage collectif dirigé par Miao Chi, Olivier Dard, Béatrice Fleury et Jacques Walter (*La Révolution culturelle en Chine et en France*, Paris, Riveneuve Éd., 2017), rassemblant des chercheurs de nationalité et d'horizons disciplinaires divers, montre la variété des approches possibles du phénomène et illustre tout l'intérêt – cinquantenaire après –, d'approfondir la compréhension de la Révolution culturelle chinoise et sa réception en France (Magaud, Véronique, « Miao Chi, Olivier Dard, Béatrice Fleury, Jacques Walter, dirs, *La Révolution culturelle en Chine et en France*. Paris, Riveneuve Éd., 2017, 378 pages », *Questions de communication*, 33 (1), 2018 ; pp. 361-365).

**Maxime Launay**

*Sirice, Sorbonne Université, F-75005*

*lm.launaymaxime[at]gmail.com*

**Razmig KEUCHEYAN, *La Nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique***

Paris, Éd. La Découverte, coll. Zones, 2018, 230 pages

Dans cet ouvrage qui se présente comme un « essai d'écologie politique » – donc comme une réflexion sur la manière dont nos sociétés organisent les relations avec leur environnement –, Razmig Keucheyan formule une thèse singulière dans laquelle la « nature », les

problèmes environnementaux et en particulier la « crise écologique » actuelle sont appréhendés selon une approche marxiste. En effet, pour l'auteur, « la nature n'échappe pas aux rapports de force sociaux » (p. 11) ; bien au contraire, celle-ci fait partie intégrante de notre mode de développement ici nommé « capitalisme » donc fondé sur des « oppositions de classe », des intérêts divergents, qu'il serait illusoire de vouloir mettre de côté sous prétexte, non sans une forme d'urgence, que la crise écologique toucherait l'humanité dans son ensemble.

Pour argumenter cette thèse, Razmig Keucheyan commence justement par démontrer qu'en matière d'environnement, les problèmes ne sont pas également répartis : ils affectent certaines personnes, certaines parties de la population plutôt que d'autres, et, en cela, ils ne diffèrent pas d'autres types de problèmes politiques. Ainsi le premier chapitre est-il consacré au « racisme environnemental » c'est-à-dire à la manière dont le rapport à l'environnement (depuis l'accès aux ressources jusqu'à la gestion des déchets, en passant par les risques liés aux catastrophes naturelles, elles-mêmes accrues par diverses pressions anthropiques) s'organise au détriment de groupes d'individus identifiés selon des normes culturelles historiquement bien ancrées – normes que j'ai du mal à faire perdurer en nommant ces groupes... y compris dans cette note de lecture – tels que les « Noirs », les « Latinos » et autres « minorités ethnoraciales ». Fondant sa démonstration sur différents cas d'étude – dont la diversité des échelles et des contextes est à souligner –, l'auteur conclut que « les conséquences néfastes du développement capitaliste ne sont pas subies de la même manière, au même degré, par tous les secteurs de la population » (p. 83). Ces inégalités concernent la race, mais aussi la classe et le genre – autant de catégories qui ne surprendront pas le lecteur de la part d'un sociologue. Il ne manque que l'âge pour parfaire le tableau de l'analyse sociologique « normale »... D'autres « secteurs » de la population, plus privilégiés, seraient donc moins affectés par la crise écologique ; d'aucuns parviendraient d'ailleurs à en « tirer profit » : c'est la logique même du système capitaliste. Les deux chapitres suivants concernent les manières dont le capitalisme se tire de cette crise écologique – par la création de nouvelles sources de profit et par la gestion des risques ou incertitudes liées à l'exploitation du capital –, alors même qu'il en est responsable, en partie tout du moins.

Ainsi le deuxième chapitre porte-t-il sur la « financiarisation de la nature », en particulier sur le développement des assurances liées aux risques climatiques. S'appuyant aussi bien sur des histoires anecdotiques – au sens non péjoratif car, prises dans l'argumentation, ces anecdotes